Corinne BLANCHAUD, dir., *Classique ou francophone. De la notion de classique appliquée aux œuvres francophones*

Paris, Université de Cergy-Pontoise, coll. Encrage-Université, 2015,
141 pages

Pierre Fandio

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10843>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.10843

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2016

Pagination : 379-382

ISBN : 978-2-8143-0313-3

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Pierre Fandio, « Corinne BLANCHAUD, dir., *Classique ou francophone. De la notion de classique appliquée aux œuvres francophones* », *Questions de communication* [En ligne], 30 | 2016, mis en ligne le 13 mars 2017, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10843> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.10843>

Ce document a été généré automatiquement le 25 septembre 2020.

Tous droits réservés

Corinne BLANCHAUD, dir., *Classique ou francophone. De la notion de classique appliquée aux œuvres francophones*

Paris, Université de Cergy-Pontoise, coll. Encrage-Université, 2015, 141 pages

Pierre Fandio

RÉFÉRENCE

Corinne BLANCHAUD, dir., *Classique ou francophone. De la notion de classique appliquée aux œuvres francophones*, Paris, Université de Cergy-Pontoise, coll. Encrage-Université, 2015, 141 pages

- 1 Traditionnellement, la notion de « classique » empruntée aux historiens de la littérature, a partie liée avec les notions de « nation », de « langue nationale », de « patrimoine littéraire » voire de « génie national », quand elle est adossée à un corpus littéraire territorialement et symboliquement figé. Son application à un espace littéraire comme celui de la « francophonie » dont la diversité et même la diversalité sont consubstantielles à sa constitution même, peut relever sinon de la gageure, du moins de l'oxymore. Et c'est justement au démantèlement de ce paradoxe que sept universitaires francophones des deux sexes en service dans des universités française, belge, canadienne, suisse et belge consacrent les communications réunies dans *Classique ou francophone. De la notion de classique appliquée aux œuvres francophones* sous la direction de Corinne Blanchaud. Les champs d'investigation sont tout autant relativement divers que la provenance des contributeurs : la France, la Belgique, la Suisse et le Canada. Le prétexte à cette réflexion est la sortie de deux ouvrages, *Dictionnaire des écrivains francophones classiques. Afrique subsaharienne, Caraïbes, Maghreb, Machrek, Océan Indien* (Champion, 2010) de Christiane Chaulet-Achour (dir.) et *Dictionnaire des écrivains*

francophones classiques. Belgique, Canada, Québec, Luxembourg, Suisse Romande (Champion, 2013) de Corinne Blanchaud (dir.).

- 2 L'ouvrage s'ouvre par « La question des classiques francophones » de Corinne Blanchaud (p. 7), la préface où le directeur du projet situe le débat sur la notion même de « classique ». En effet, on conçoit aisément que la désignation de « classique » est effectivement liée à la réception et à sa transmission, hier comme aujourd'hui. Sa « valeur », elle, reste dépendante des acteurs aux buts et intérêts aussi divergents que les agents du champ de l'économie marchande de l'objet livre et des scientifiques dont le livre est l'objet d'analyse. Cependant, il apparaît aujourd'hui que, mus essentiellement par la valeur ajoutée économique du produit-livre, les acteurs du champ marchand, les éditeurs notamment, décident quasi unilatéralement non seulement du produit à mettre à la disposition des consommateurs, mais aussi lequel a droit à une plus large diffusion, au détriment des autres acteurs de la chaîne : critiques, historiens et théoriciens de la littérature, écrivains, etc. Le procès de la réception, à l'origine de celui de la transmission et donc de la désignation du classique, s'en trouve ainsi, de nos jours, incontestablement biaisé. Ce qui met en relief la nécessité d'une réflexion d'ensemble sur le sujet.
- 3 Consécutivement à cette entrée en matière, les six communications qui suivent constituent des aperceptions spécifiques du phénomène dans divers espaces francophones. « Métamorphoses du patrimoine littéraire en France : du *classicus scriptor* au classique francophone » (p. 35) est ainsi une étude du cas français. Violaine Houdart-Merot commence son propos par la nécessaire clarification de la notion de « classique » et des notions données souvent abusivement pour synonymiques : œuvres « fondatrices », « canoniques », « patrimoniales », « incontournables », etc. Car, s'employant dans une confusion manifeste, celles-ci n'aident point à préciser les termes d'un débat pourtant impérieux sur la « valeur » à transmettre. Ce faisant, elle montre comment, parler de « classique francophone » est tout aussi paradoxal que parler du « patrimoine mondial ». Afin de sortir de cette impasse, l'auteure propose deux critères susceptibles de contribuer à circonscrire la valeur d'une œuvre réellement capable de passer à la postérité. Pour éventuellement fonder le « classique francophone », ces derniers pourraient/devraient prendre en compte à la fois de la puissance évocatoire d'une œuvre et de l'intertextualité féconde que cette dernière partagerait avec d'autres textes. Un « classique francophone » pourrait donc renvoyer à une œuvre qui, plus que d'autres, aura été imitée, devrait avoir « marqué » ses lecteurs et qui surtout, aurait donné lieu à des réécritures directes ou indirectes, notamment, en dehors des frontières nationales.
- 4 Deux communications, portent sur la Belgique : « L'inaccessible « devenir-classique » d'André Baillon » de Laurent Demoulin (p. 55) et « L'enseignement des classiques en Belgique francophone » de Paul Aron (p. 85). Comment expliquer que André Baillon qui semble, en plus, avoir rempli l'essentiel des conditions qui ailleurs propulsent les auteurs au rang de classique ne puisse toujours pas sortir de l'anonymat institutionnel ? Telle est la question majeure à laquelle Laurent Demoulin répond. Après avoir passé en revue nombre de critères en relation avec la situation de l'écrivain, l'analyste postule que la difficile accession de l'auteur de *Histoire d'une Marie* à la postérité tient à des déterminations de marginalité. L'homme et l'œuvre se situent ainsi dans une triple périphérie sociale, littéraire et institutionnelle. D'abord, issu de la bourgeoisie, Baillon connaît un décentrement individuel à cause de ses mœurs un peu

diluées, dilapidant ainsi le « capital culturel » attaché à sa classe d'origine sans pour autant disposer du profil type de la classe moyenne à laquelle il est désormais assimilé. Sur le plan littéraire ensuite, son œuvre se situe, d'emblée, dans une périphérie thématique, en ce sens qu'il n'y est jamais question du « peuple » pour lui-même et en tant que lui-même, contrairement à ses « concurrents ». Sur le plan national, Baillon est né en Flandre à la fin du XIX^e siècle, une époque où une partie de la bourgeoisie flamande parle encore français. Le moins que l'on puisse dire c'est que le doute jamais levé sur sa langue maternelle en fait un « hybride » qui, dans un pays où l'origine linguistique engendre les crispations que l'on connaît, n'est point du genre à favoriser sa reconnaissance intentionnelle. Pour ne rien arranger, l'auteur s'est installé en France après la Seconde Guerre mondiale et a y publié une partie de son œuvre. Ainsi, les déterminations personnelles, littéraires, institutionnelles et sociologiques expliquent-elles le semi-échec de cet auteur dont la critique universitaire belge salue pourtant la plume « à la fois originale, personnelle et moderne » (p. 61).

- 5 Le deuxième papier sur le pays de Vondel, « L'enseignement des classiques en Belgique francophone » (p. 85), s'inscrit dans la continuité des interrogations sur la consécration de la littérature belge, objet ces temps derniers de nombreuses études pertinentes dont « Y a-t-il des classiques belges ? » de Paul Dirkx (Littératures classiques, 19, 1993, pp. 313-327) et de « Comment les écrivains sont consacrés en Belgique » de Björn-Olav Dozo et de François Provenzano (CONTEXTES, 7, 2010, en ligne : <http://contextes.revues.org/4637>). Pour mieux situer sa problématique, Paul Aron établit une différence entre classicisation et consécration. En effet, la première est, avant tout, liée au pouvoir politique, aux appareils idéologiques. La deuxième, elle, fait intervenir le champ littéraire et les luttes de pouvoir, les instances du champ que sont les éditeurs, les prix littéraires, la critique, etc. Fort de cette clarification, l'analyste examine l'histoire des « humanités classiques » en Belgique francophone, par le biais de deux périodes charnières qui ont structuré la convocation des textes littéraires pour la formation de la jeunesse. Le critique décrypte respectivement « l'enseignement des humanités » (1830-1980), politique opposée aux modèles en vigueur en France et aux Pays Bas, la « Réforme d'après les années 1980 », fille de la fédéralisation du pays dont la conséquence est le fait que chaque communauté linguistique dispose de son ministre de l'éducation. Il en déduit comment les modalités de l'utilisation des œuvres littéraires par l'école n'ont jamais été de nature à produire des classiques en Belgique francophone. En fait, parce que le premier dispositif a fonctionné en marge de toute politique nationale pensée comme telle, il n'a considéré les classiques français que dans leur capacité à être des modèles pour l'apprentissage de la rhétorique. Le second dispositif, sur un mode différent, a été l'objet d'une imposition de l'appareil de l'État, qui a éliminé toutes références au corpus d'auteurs belges ou français. En posant ainsi que s'il n'a pas de classiques nationaux ou étrangers en Belgique, c'est parce que l'enseignement n'est pas structuré de manière à produire des auteurs classiques, la communication apporte une réponse partielle à l'interrogation majeure que tentait de résoudre « L'inaccessible « devenir-classique » évoqué à l'instant.
- 6 « La place des femmes parmi les “classiques” : faut-il en rire ou en pleurer ? » (p. 73) elle, interroge le rang de l'écrivaine francophone dans le prestigieux « catalogue » au Canada et en France. L'interrogation initiale est déclinée en deux questions secondaires : qu'est-ce qui peut expliquer qu'il reste toujours tant de distance pour le « deuxième sexe » à parcourir pour mériter de transcender les époques et les frontières géographiques ? Comment en finir avec l'exclusion ? Afin de résoudre la première des

deux interrogations, Lucie Joubert examine et bat en brèche l'ensemble des arguments souvent avancés pour justifier cette marginalisation. Qu'à travers les siècles les femmes aient écrit en moins grand nombre que les hommes, et que de ce fait, elles se trouvent au départ moins représentées, par exemple, est un argument spécieux aujourd'hui déconstruit par les travaux qui font autorité comme *Lire les femmes de lettres* de Camille Aubaud (1993), *Histoire littéraire des femmes. Cas et enjeux* de Chantal Savoie (2010), « Sans livres mais pas sans lettres : renouveler l'histoire des pratiques d'écritures des femmes », de Marie-José des Rivières (2011), etc. Pour en finir avec cette mise à l'écart objectivement non fondée, l'analyste propose que les écrivaines francophones s'inspirent de leurs consœurs québécoises dont l'histoire enseigne comment, lassées d'attendre que les agents de la chaîne du livre leur accordent la place qu'elles estimaient être la leur, elles ont massivement investi le champ littéraire en créant des maisons d'édition, des revues, etc. Cette action a eu pour double conséquence une plus grande présence de femmes dans les circuits de sélection et la prise en compte de leurs positions dans les modalités de reconnaissance. Les Québécoises en sont statistiquement plus nombreuses que leurs consœurs françaises à être consacrées par divers prix. Les mêmes causes produisant les mêmes effets dans les conditions d'expérience comparables, Lucie Joubert postule l'avènement d'une bibliothèque entièrement dédiée aux classiques féminins. Les risques de ghettoïsation qui guetteraient le corpus sont largement compensés par la visibilité additionnelle que la bibliothèque accorderait ainsi à un corpus dont le plus grand handicap reste de n'être que trop peu visible. Rassembler dans un seul lieu toute la production permettrait de rendre plus manifeste encore la réalité selon laquelle « ce ne sont pas les écrivaines qui manquent mais bien les instances pour les reconnaître » (p. 80).

- 7 « Les avatars de la *Chrestomathie* Vinet et la difficile constitution d'un patrimoine roman du XIX^e siècle à nos jours » de Roger Francillon (p.101) qui scrute l'historiographie des auteurs de langue française qu'ont pu lire les élèves en Suisse romande révèle que jusqu'à la fin de la première moitié du XX^e siècle, les auteurs exploités pour l'enseignement sont l'objet de trois perceptions de la part des concepteurs des livres et manuels d'apprentissage. Dans un premier mouvement qui correspond grossièrement à la première moitié du XIX^e siècle, ils y sont invités, non pour leur valeur patrimoniale ou même esthétique, mais comme modèle pour aider les apprenants à maîtriser la langue française. En effet, selon Alexandre Vinet, auteur de la toute première *Chrestomathie*, « l'acquisition de la langue maternelle forme pour la plupart des hommes la partie la plus considérable de la culture qu'ils pourront jamais posséder » (p.102). On comprend ainsi que les discours d'escorte des ouvrages ne fassent aucune allusion aux origines helvétiques de mme de Staël, de Jean-Jacques Rousseau ou de Benjamin Constant. Dans une deuxième attitude qui couvre la deuxième moitié du XIX^e siècle, l'anonymat des auteurs fait place à la « déshelvétisation » systématique d'un certain nombre de créateurs, à cause de leurs postures morales ou idéologiques. Paul Seippel, auteur de la *Chrestomathie* de 1901, se sent ainsi obligé de « préciser » dans une notice que « dans la vie de Rousseau, les bonnes intentions furent compromises par bien des défaillances morales. Dans son œuvre, la vérité est souvent déformée par le paradoxe, la sincérité gâtée par un intolérable orgueil... » (p. 106). En revanche, pendant la première moitié du XX^e siècle, nombre de « parias » d'hier sont à nouveau intégrés dans les manuels, par d'autres concepteurs, pour les mêmes raisons qui leur avaient valu d'être voués aux gémonies, au détriment, cette fois-là, des « élus » de la veille. Ainsi, alors que Jean-Jacques Rousseau ou Benjamin Constant sont

réhabilités et leurs origines suisses célébrées à la faveur de la refonte des programmes d'après 1968, les auteurs et les courants de pensée qui faisaient la loi jusqu'alors sont, à leur tour, mis au ban par les concepteurs qui leur reprochent leur moralisme. En Suisse, tout comme en Belgique voisine, en l'absence d'une directive nationale sur le sujet, l'accession à la reconnaissance institutionnelle dépend donc du bon vouloir des concepteurs de manuels et les modalités de classicisation d'un créateur ou d'une œuvre, elles, restent essentiellement précaires.

- 8 « *Le Dictionnaire des écrivains classiques des Sud^s* : le projet, sa réalisation, échos premiers de sa réception » (p. 117) qui clôt le livre, traite de l'un des projets dont la mise en œuvre est à l'origine de la réflexion d'ensemble. L'étude de Christiane Chaulet-Achour s'intéresse respectivement à la place des littératures francophones autres que françaises dans les universités françaises, la réalisation du projet du *Dictionnaire* et la réception critique dudit livre. Au travers de l'interrogation des pratiques dans les universités françaises, Christiane Chaulet-Achour montre combien les écritures « des Sud^s » restent le parent pauvre des programmes de recherche et surtout d'enseignement en France, en dépit des discours intégratifs des politiques et parfois des prix littéraires français prestigieux qui les accompagnent. Or, en France, si l'on ne s'en tient qu'à la liste du corpus du Capes, de l'Agrégation et celles des travaux présentés pour l'accès aux divers grades au CNU, par exemple, la corrélation entre consécration et classicisation est traditionnellement très forte. L'entreprise éditoriale du Centre de recherches textes et francophonies de l'université de Cergy-Pontoise qui porte les *Dictionnaire francophones*, visait justement à contribuer à faire reconnaître aux autres créateurs et créations francophones, la place qui devrait être la leur dans le champ littéraire français. Ce faisant, elle entrait en confrontation avec des us et coutumes universitaires en décalage avec une société multiculturelle dont la formation des élites reste si fortement chevillée à une conception trop franco-centrée du patrimoine littéraire. Vu l'étendue et la diversité du corpus, définir de manière univoque les contours d'un « classique » qui mériterait de figurer dans les ouvrages de référence et les modalités de leur application dans cet univers particulier relevait quasiment de la résolution de la quadrature du cercle. En effet, qu'est-ce qu'un « classique » inconnu dans son pays d'édition et parfois de consécration qui est méconnu et parfois ostracisé dans son pays d'origine. Le très éclairant article que Christiane Chaulet-Achour consacre à Frantz Fanon, mieux que toutes les théorisations, fonctionne comme un modèle d'expression en ce sens qu'il subsume le profil de nombre de créateurs provenant de ce que Pierre Bourdieu appellerait les « lieux incertains » du champ littéraire francophone : « Être toujours contourné par les lectures bien-pensantes, expulsé par la porte et entrer par la fenêtre de dictionnaires, d'encyclopédies, de traductions et des lectures toujours recommencées de lecteurs à travers le monde » (*Dictionnaire*, p. 171), telle apparaît la figure du commun des auteurs du cru. Les premiers échos de la réception de l'ouvrage, eux, sont à la hauteur des enjeux attachés ou induits du projet, contrastées voire contradictoires : très favorables en Algérie, au Cameroun et en Haïti, par exemple, mais peu enthousiastes en France.
- 9 En même temps qu'il révèle au grand jour le problème de la nécessaire conceptualisation et de la modélisation du phénomène « classique » dans cet espace culturel particulier, ce petit ouvrage induit l'urgence d'élargir l'étude à un échantillon qui reflète la diversité et la complexité sociale et institutionnelle du champ de référence. Dans la section du « champ littéraire francophone » ici considéré, par exemple, pour une œuvre littéraire ou pour un auteur, l'accession à un adoubement

officiel est généralement la conséquence heureuse d'une « longue marche » faite d'épreuves qualifiantes : récession médiatique, critique universitaire, entrée dans les dictionnaires des œuvres et anthologies, prix littéraires, etc. Or, dans certaines autres sections du même champ, la déconnexion entre consécration et classicisation est telle que des auteurs proprement inconnus commencent « par là où ils devraient envisager de finir leur ascension littéraire : l'inscription aux programmes scolaires » ainsi qu'on peut le lire dans l'incisif *Livre et manuel scolaires au Cameroun. La dérive mercantile* (Yaoundé, Presses universitaires de Yaoundé, 2016, p. 29) de l'universitaire camerounais Marcelin Vounda Etoa sur le sujet. En attendant, cet excellent ouvrage me semble, en outre, prendre une position claire dans le débat sur le caractère « francophone » de la littérature française.

AUTEURS

PIERRE FANDIO

Griad, université de Buea, CMR

fandiopierre@yahoo.fr